

***Menaud, maître-draveur* face à la critique** **Des perceptions divergentes**

Kenneth Landry

Volume 3, Number 4, Winter 1988

L'éveil culturel de l'entre-deux-guerres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7096ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landry, K. (1988). *Menaud, maître-draveur* face à la critique : des perceptions divergentes. *Cap-aux-Diamants*, 3(4), 37–40.



L'abbé Félix-Antoine Savard à Clermont au début de l'année 1944. (L'Alma Mater, janvier-février 1944).

MENAUD MAÎTRE-DRAVEUR

FACE À LA CRITIQUE

DES PERCEPTIONS DIVERGENTES

par Kenneth Landry*

Cinquante ans après sa parution en volume, **Menaud, maître-draveur** attend toujours «son» édition critique. Pourtant, peu de livres québécois ont suscité autant d'attention de la part de l'institution littéraire, qui lui a accordé son approbation presque sans réserve au fil des années. Cette consécration s'exprime de plusieurs façons: par les nombreux prix et honneurs littéraires de toutes sortes conférés à l'auteur, Félix-Antoine Savard, par la validation du statut de «classique canadien», par l'utilisation de l'ouvrage à des fins d'enseignement de la littérature dans les institutions scolaires, par ses tirages innombrables, enfin, par la sanction accordée par la communauté intellectuelle, qui ne cesse de publier, depuis près d'une cinquantaine d'années, des études savantes sur **Menaud**.

Consécration hâtive

Néanmoins, ce qu'on pourrait qualifier d'«apothéose» de l'oeuvre ne s'est pas faite sans heurts, et il serait opportun d'examiner plus en détail l'accueil réservé à la première édition afin d'identifier et de comprendre le fonctionnement d'une importante composante de l'Institution: la critique littéraire. Quel est son rôle dans le processus de sélection et de reconnaissance des oeuvres destinées à faire partie du corpus québécois consacré? Peut-on déceler, à travers le discours critique d'un seul ouvrage, les mécanismes, les normes ou les conventions qui régissent l'Institution?

*Professeur de littérature, Université Laval

Nous déplorons toujours l'absence d'une véritable édition critique qui ferait état de l'établissement du texte de **Menaud** dans ses versions manuscrites et imprimées successives, avec variantes multiples et notes explicatives. Cette absence rend plus compliquée la tâche des «textologues» et nuit considérablement à tous ceux qui voudraient reconstituer l'histoire de l'oeuvre. Néanmoins, on pourrait recréer assez fidèlement le climat intellectuel qui prévaut lors de la parution de l'oeuvre, en analysant le discours de quelques représentants choisis parmi ceux qui pratiquent la critique littéraire ponctuelle, qu'ils soient chroniqueurs, écrivains, prêtres ou professeurs de métier. Dans le cas de **Menaud**, ils pouvaient inciter l'auteur à remanier son texte ou, du moins, à l'orienter vers des objectifs spécifiques, lors de versions successives. Car, si la critique québécoise a généralement perçu son rôle comme celui d'un chien de garde de la littérature, elle fait souvent preuve d'un certain paternalisme (particulièrement envers les premières oeuvres d'un auteur) dans ses jugements.



Page couverture de la première édition de **Menaud, maître-draveur** publiée chez Garneau en 1937.

Quelle que soit la nature de la démarche critique, elle répond inévitablement aux exigences fondamentales de l'institution qu'elle représente. Au Québec, elle doit d'abord commenter, analyser ou évaluer des oeuvres qui conviennent à un public lecteur bien identifié; ensuite, elle s'assure de présenter ces oeuvres en fonction d'impératifs sociaux ou esthétiques ou politiques qui correspondent à un idéal, un modèle du genre. Pendant les premières décennies du vingtième siècle, la critique québécoise a vécu une «crise d'identité» autour d'une valorisation du régionalisme littéraire, une sorte de querelle des Anciens et des Modernes. En fait, on s'interrogeait sur l'impulsion à donner à la littérature: le défi lancé aux écrivains d'alors était de produire un ouvrage littéraire de haute qualité, tout en exploitant des sujets «canadiens». Depuis **Marie Chapdelaine**, la critique demeure toujours à l'affût du chef-d'oeuvre. Au sujet de **Menaud**, on a même osé prononcer le mot dès la parution du livre.

Étude de la critique littéraire

Rappelons, pour fins de comparaison, que deux auteurs de thèses sur **Menaud**, Yvon Daigneault et François Ricard, ont abordé la question de l'accueil critique réservé au premier livre de Félix-Antoine Savard. Cependant, leurs propos ne visent pas nécessairement à analyser les critères de légitimation de l'oeuvre, mais plutôt à comprendre comment la critique réussit à faire de **Menaud** un «best-seller» lors d'éditions successives. Ils s'entendent sur la valeur intrinsèque d'un ouvrage qui, malgré certaines imperfections, continue d'exercer, comme le mentionne Ricard, «un étonnant pouvoir de fascination».

Ce livre, à la fois fascinant et douloureux, l'auteur le qualifiait en 1965 de «*blessure de jeunesse*», pour indiquer à quel point il percevait toujours **Menaud** comme un cri de justice et de liberté. Cette allusion à une blessure incurable, qui ne se referme jamais, exprime l'engagement du créateur qui vient de terminer une cinquième version du texte, version dite «*définitive*».

Quoi qu'il en soit, l'édition *princeps* demeure celle qui a fait couler le plus d'encre chez la critique, dès sa parution au printemps de 1937. Les critiques de la première heure semblaient avoir été pris un peu au dépourvu, vraisemblablement parce qu'ils étaient habitués à des romans de la terre un peu fades, comme ceux de Damase Potvin, Adjutor Rivard ou Lionel Groulx, qui n'arrivent pas à égaler les qualités de composition de **Marie Chapdelaine**, parue en 1916. Le botaniste Marie-Victorin, dans une conférence sur «*Menaud, maître-draveur devant la nature et les naturalistes*», s'inquiète justement du rapprochement Savard-Hémon et il exprime d'emblée quelques réserves sur la portée de l'oeuvre.

Pour sa part, Claude-Henri Grignon, lui-même auteur d'un roman de moeurs paysannes (**Un Homme et son péché**, 1933) n'hésite pas à se faire le porte-parole des défenseurs de Savard. Sous le pseudonyme de «Sébastè» et plus tard sous celui de «Valdombre», il admire la réussite formelle de **Menaud**, même si le texte ne répond pas nécessairement à la conception traditionnelle du roman québécois. Pourtant, à cette époque, on reconnaît généralement les mérites du langage employé dans **Menaud**. Joseph Dandurand, dans **le Progrès du Saguenay**, est frappé par la richesse du vocabulaire, surtout en comparaison avec d'autres oeuvres.

Deux perceptions opposées

En 1937-1938, la critique semble partagée en deux camps: ceux qui s'arrêtent au message d'action nationale véhiculé par le protagoniste du roman, et ceux qui le perçoivent comme une oeuvre d'art désintéressée. Ajoutons que ceux du

deuxième camp demeurent plutôt minoritaires. Dans le premier camp, on souligne surtout les caractéristiques épiques du récit et la valeur symbolique des personnages: «*C'est tout le drame canadien, tout le destin de la race qui s'agite au fond de cette histoire*», note l'abbé Narcisse Degagné, qui établit, le premier, une distinction entre la forme du récit, qui «*s'adresse à l'élite*», et le fond patriotique, qui peut être goûté par «*les gens de notre peuple*». Cette déclaration fait écho à la pensée de critiques comme Maurice Hébert et Arthur Laurendeau, disciples de la doctrine nationale de Lionel Groulx, qui voient d'abord un cri d'alarme patriotique et une mystique nationale canadienne-française dans le roman. Cependant, s'ils prolongent tous deux la réflexion nationaliste plutôt explicite dans l'ouvrage, ni l'un ni l'autre ne semble prêt à se cantonner dans un discours «sociologique» univoque à propos du message savardien. Le critique Roger Duhamel, alors à ses premières armes, analyse l'ouvrage en comparant Savard à Giono et à Ramuz et en insistant sur la «vraisemblance» des personnages.

Sur cette toile de fond qui laisse entrevoir l'absence d'unanimité autour des mérites de l'ouvrage et l'hésitation de la critique de cette époque à l'étiqueter une fois pour toute dans le corpus du roman ou de la poésie, on ne doit pas s'étonner que, même à l'étranger, Menaud pouvait susciter des questions analogues à celles que posent les critiques québécois. Un chroniqueur anonyme du *Mois*, de Paris, après avoir établi l'inévitable comparaison avec Maria Chapdelaine, s'interroge sur le style de l'auteur. «*Sa palette est de la plus chaude variété de tons et l'on peut se demander si l'abbé Savard n'est pas le premier écrivain qui ait réellement décrit la couleur du paysage canadien*».

Les détracteurs

Cette reconnaissance, par un critique étranger, d'un ouvrage québécois qu'on compare aux meilleurs textes «*du vieux Tacite et des anciens conteurs du terroir*», pourrait surprendre un peu, étant donné les réticences exprimées au même moment au Québec par quelques chroniqueurs qui jouissent d'un certain prestige à l'intérieur de l'Institution littéraire. C'est le cas, notamment, d'Albert Pelletier, directeur de la revue *Les Idées*, qui avait décidé de prendre en grippe l'auteur de Menaud en lui servant un éreintement en règle. Le chroniqueur prend à contrepied tous les critiques, jusque-là polis et pondérés dans leurs jugements, qui n'avaient vu, eux, qu'un «*beau livre*» et une «*leçon de morale nationale*». S'attaquant à la valeur littéraire du roman, Pelletier tombe à bras raccourcis sur ce qu'il considère comme des faiblesses majeures: d'abord, le langage, qu'il trouve surchargé de fleurs de rhétorique, et, ensuite, la façon superficielle de camper des personnages («*ces paysans primitifs ne*



Photographie de Claude-Henri Grignon, critique littéraire et auteur d'Un homme et son péché. (Archives nationales du Québec).

sont pas autre chose que des as en patriotisme de gueule»). Il réserve ses meilleurs quolibets pour le ton du récit, qu'il déplore parce qu'il le juge inauthentique: «*c'est, pour masquer la vacuité de l'esprit, une remarquable accumulation d'artifices et de trompe-l'oeil que seuls les sous-primaires de notre gent de lettres peuvent goûter*».

On reconnaît la griffe du critique iconoclaste de Carquois (1931) et d'Égrappages (1933), qui n'a jamais caché son parti pris anticlérical et une pensée favorable au nationalisme littéraire, en autant que les oeuvres demeurent bien enracinées dans un milieu et qu'elles soient dépourvues d'un académisme de salon. Chez Pelletier, ce style de critique, tout aussi baroque que pittoresque, n'a pas manqué de susciter une réplique. Dans un bref article signé «Rocnoir», dans la *Nation*, on commente les «*sureurs*» du chroniqueur des *Idées*, en l'accusant de partialité (c'est le moins qu'on puisse dire) dans sa description d'un ouvrage qui demeure, selon lui, «*essentiellement un poème en prose*».

Un autre commentateur, caché derrière le pseudonyme de «Sévère Couture», reprend, sur un ton humoristique cette fois, les objections soulevées précédemment par Pelletier. «*Menaud déborde d'images. M. Savard a la manie d'en fourrer partout, à chaque page, parfois deux ou trois par page. Cette manie rend la lecture fastidieuse, donne l'impression d'un médiocre artifice employé avec entêtement*».

Cette opinion d'un détracteur, en dépit de son allure décontractée, n'invite pas moins le lecteur à réexaminer le fondement des objections d'un critique de la trempe d'Albert Pelletier. Effectivement, on demeure un peu gêné devant le débor-

dement d'images dans le texte, peu importe leur qualité, et quelques chroniqueurs vont jusqu'à mentionner leur embarras devant le «*patriotisme plaqué et verbal*» des paysans présentés dans le roman.

L'ardeur enthousiaste des premiers critiques, qui saluaient une oeuvre qui pouvait «*établir les commencements d'une littérature*» a donné lieu à quelques commentaires ouvertement hostiles, démontrant à quel degré l'auteur avait réussi à toucher à des points sensibles. Louis Dantin demeure un de ceux qui a probablement réagi de la façon la plus négative à la dimension socio-



Arthur Laurendeau, critique littéraire et directeur de l'Action nationale (Centre de recherche Lionel Groulx).

politique de Menaud. Critique attiré à la *Revue moderne*, au journal le *Canada* puis à l'*Avenir du Nord*, Dantin a conclu qu'il s'agissait d'un roman à thèse et il s'est appliqué à démolir systématiquement cette thèse: «*Quelle est cette cause si haute et si urgente qu'il faille défendre avec cet âpre zèle? C'est celle d'un nationalisme exclusif et fermé qui a toutes les allures du fanatisme*», répond le chroniqueur littéraire, qui se sert de raisonnements spécieux pour remettre en cause non pas le propos nationalisant du roman, mais bien celui d'une certaine élite intellectuelle à cette époque. Laissant complètement de côté les qualités littéraires (pourtant exceptionnelles) de l'oeuvre, le critique préfère s'en tenir à des considérations d'ordre purement politiques.

On est un peu surpris de voir Dantin, de son exil à Boston, s'attarder presque uniquement au contenu idéologique de l'ouvrage. L'auteur de *Poètes de l'Amérique française* (1928, 1934) et de *Gloses critiques* (1931, 1935) est généralement reconnu pour sa perspicacité et son approche axée sur les qualités littéraires des oeuvres qu'il analyse.

Dans le cas de la critique «littéraire» de Menaud, c'est François Hertel qui se charge d'examiner le côté strictement esthétique de l'ouvrage. Dans la *Relève*, il situe d'emblée le texte au dessus des débats politiques: «*Menaud, maître-draveur n'est point un livre d'action nationale; il est une oeuvre d'art désintéressée*», proclame-t-il. Si le critique n'arrive pas à le rattacher à un genre

particulier, il demeure tout de même convaincu de ses qualités artistiques.

Un autre jeune critique, qui fera plus tard sa marque à l'Université Laval, abonde dans le même sens. Dans une analyse du drame de la fatalité dans Menaud, Luc Lacourcière souligne précisément la forte présence poétique chez Savard: «*La grande originalité de Félix-Antoine Savard est d'avoir su adapter à un aussi grand sujet, essentiellement canadien, la beauté intrinsèque d'une sorte de verset claudelien où la lenteur tragique s'allie aux images eschylennes et ramuziennes*».

Réactions de l'auteur

À la lumière de ces opinions critiques divergentes, pour ne pas dire contradictoires, comment peut-on évaluer leur portée sur le destin de Menaud? Comment l'auteur a-t-il réagi à tous ces commentaires? On apprend, lors d'un discours prononcé par Félix-Antoine Savard devant la Société royale du Canada en 1945, qu'il a été quelque peu ébranlé par la popularité inattendue de son livre: «*Menaud avait paru. J'avais subi mon heure d'achalandage, frappé divers collectionneurs, pénétré même dans certains salons hermétiques à toute valeur autre que sa gloire et qui s'étaient curieusement ouverts, pour la première fois, devant mon draveur ingénu. C'est dire en quels dangers mortels j'étais alors induit*».

Nonobstant cette méfiance d'une «gloire» littéraire qui lui semblait éphémère, l'auteur de Menaud s'est tout de même donné la peine de produire une autre version du livre (parue en 1944), une refonte complète, qui respecte l'intrigue et les personnages du texte original, mais avec des métaphores moins nombreuses et un lyrisme un peu plus réservé. C'est ce que François Ricard appelle «*la victoire d'un certain «classicisme» sur l'ivresse romantique de 1937, victoire marquée par un retour au réalisme et une transition du lyrique au narratif*». Nous ignorons s'il agissait ainsi par déférence à la critique ou simplement par goût de remettre sur le métier un travail encore perfectible. Les chroniqueurs littéraires avaient, quant à eux, réussi à porter la discussion sur les mérites de l'ouvrage sur la place publique, bien que certains d'entre eux doutaient du bien-fondé d'une consécration un peu hâtive par l'Institution littéraire.

L'histoire semble avoir donné raison aux critiques qui réclamaient un texte «épuré». Près de cinquante ans après sa parution, Menaud, maître-draveur fait toujours l'objet d'études. On essaie encore d'établir la détermination du genre littéraire auquel le livre appartiendrait. En 1986, dans *Voix et Images*, Anthony Purdy analyse l'interférence du poétique et du romanesque dans un article sur le jeu de la métaphore et de la métonymie dans le roman. Et l'histoire se poursuit... ♦